

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules MICHEL

Saint Maurice et la Légion Thébéenne
Préface de Pierre BOURBAN

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 261-288

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

SAINT MAURICE

ET LA

LÉGION THÉBÉENNE

PAR

Jules MICHEL

INGÉNIEUR EN CHEF

DE LA

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE ST-MAURICE, ETC. ETC.

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PRÉFACE

Ce travail que nous présentons aux pieux lecteurs pour le seizième centenaire du martyre de la Légion Thébéenne, est la dernière offrande, sur le tombeau de saint Maurice, d'un grand admirateur de nos Saints. C'est un travail de M. Jules Michel, Ingénieur en chef de la compagnie des chemins de fer de *Paris-Lyon-Méditerranée*. Il l'avait préparé pour la *Société helvétique de Saint-Maurice*, pour une réunion annuelle qu'il devait présider.

M. l'ingénieur Jules Michel a été, dès sa jeunesse, un homme d'une activité fébrile, qui dépensait son talent au service de la science et son cœur au service de la charité chrétienne. A moins d'empêchement sérieux, sa journée commençait toujours par l'assistance

à la Messe et par la sainte Communion.

Le canton de Vaud lui doit la construction de la ligne du chemin de fer, de Versoix à Villeneuve ; et la paroisse catholique de Lausanne, la fondation de la Conférence de St-Vincent de Paul.

Mais c'est surtout sur la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée qu'il prodigua, avec son talent d'Ingénieur, son grand cœur de chrétien. Sous sa main florissaient, en faveur du personnel de cette immense Compagnie, les réfectoires desservis par des Sœurs, les ouvroirs pour les femmes et les filles des ouvriers, les écoles et les orphelinats, et les caisses de retraite pour les vieillards.

On l'appelait, le Vincent de Paul de Paris-Lyon-Méditerranée.

Dans ces dernières années, c'est Saint-Maurice qui bénéficia largement de l'activité de sa verte vieillesse et des touchants exemples de sa piété.

Aussi son dernier travail d'Ingénieur a été une étude technique pour la conduite d'un source limpide, qui vient maintenant alimenter l'Orphelinat élevé sur le champ des martyrs; et c'est sur cette brochure, œuvre de sa foi et de son cœur, qu'il a déposé sa plume pour aller au ciel recevoir la couronne des grands serviteurs de Dieu.

CHANOINE PIERRE BOURBAN.

INTRODUCTION

Le nom de saint Maurice est très populaire en France, en Suisse et en Italie ; beaucoup d'enfants le reçoivent sur les fonts baptismaux. En France plus de 500 églises ou chapelles, dont deux cathédrales, celles de Vienne et d'Angers, sont dédiées à saint Maurice ¹ ; près de 100 villes, villages ou hameaux portent son nom. Seuls douze Saints très connus sont plus favorisés sous ce rapport ; à leur tête figure le grand saint Martin, dont se réclament plus de 400 localités ; mais saint Maurice a le pas sur des Saints très populaires cependant au moyen âge, tels que saint Denis et saint Christophe.

La Savoie l'a pris pour patron depuis environ 800 ans, et un des ordres de chevalerie les plus répandus en Italie porte son nom : l'ordre des saints Maurice et Lazare. Enfin, en Suisse, une célèbre abbaye, dont la première basilique a été construite au IV^e siècle, et dont la restauration royale remonte aux premières années du VI^e siècle, lui est consacrée ; et là les reliques de saint Maurice et de ses compagnons sont offertes d'une manière toute spéciale à la vénération des fidèles.

Nous devons être curieux de connaître un personnage qui a fait si grande figure après sa mort au yeux de la postérité, un Saint que l'Eglise a inscrit dès le IV^e

¹ En outre, les églises cathédrales de Tours et de St-Dié avaient été primitivement consacrées à saint Maurice.

siècle sur les listes des martyrologes. C'est pour satisfaire cette légitime curiosité que ce travail a été entrepris.

Depuis deux siècles de nombreux savants se sont appliqués à fournir des éclaircissements sur le martyre de saint Maurice et de ses compagnons ; ils en ont précisé la date et les circonstances ; mais ils n'ont pu nous raconter la vie des soldats, non plus que celle de leur chef. On ne les connaît que par leur mort. Leur histoire, c'est l'histoire du culte qui a été rendu à leurs reliques.

Des fouilles faites récemment sur l'emplacement où furent élevées les premières basiliques de l'Abbaye de Saint-Maurice, sont venues confirmer les déductions des savants aussi bien que la tradition religieuse au sujet de l'antiquité du culte rendu aux soldats de la Légion Thébéenne ; le moment semble donc arrivé de faire revivre l'émouvante tragédie qui a été, il y a juste 16 siècles, la mise en pratique de la maxime de l'Évangile : RENDEZ A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A CÉSAR, ET A DIEU CE QUI APPARTIENT A DIEU.

L'enseignement à tirer du martyre

Nous ne connaissons saint Maurice que par sa mort. Ce n'est donc pas la vie de saint Maurice que nous avons à raconter. Ce que nous avons à recueillir dans son histoire et celle de ses compagnons, ce sont les exemples qu'ils nous ont donnés : exemple d'obéissance sous les drapeaux, comme soldats ; exemple de fermeté inébranlable dans la Foi, comme chrétiens. Ce sont ces exemples que l'Eglise propose à notre imitation, en nous invitant à honorer leurs reliques.

L'histoire de saint Maurice et de Légion Thébéenne n'est donc, à proprement parler, que l'histoire des honneurs rendus à leur mémoire en divers pays, mais plus particulièrement sur le lieu même de leur martyre.

Le culte des restes de ceux qui nous ont précédés sur cette terre, autrement dit le culte des ancêtres, est un des instincts les plus profonds du cœur humain. Pour s'en rendre compte, il suffit de se rappeler les soins que prirent de leur sépulture les patriarches de l'Ancien Testament : Abraham, Jacob, Joseph, entre autres ; de visiter les musées qui nous révèlent les mœurs, les usages, les croyances des Egyptiens, chez qui les défunts jouaient un si grand rôle.

Que l'on consulte encore le beau livre de *la Cité Antique* de Fustel de Coulanges, et l'on sera bien convaincu que le culte des ancêtres est comme le patrimoine de l'humanité. C'est lui qui assure la vitalité,

qui explique la durée de la civilisation chinoise. De nos jours, ne voyons-nous pas le culte des morts persister dans nos cités occidentales, chez les populations où le sens du surnaturel semble singulièrement émoussé ? C'est comme un feu qui couve sous la cendre, et il suffira d'un souffle favorable pour faire revivre chez elles les vieilles croyances religieuses de l'humanité, qui nous enseignent le prolongement de la personnalité humaine au delà de la mort. Les Saints sont nos ancêtres dans la Foi ; ils sont nos modèles. Peut-on s'étonner que l'Eglise, fidèle interprète des instincts du cœur humain, nous invite à les imiter, à les prier et à honorer leurs reliques ? Elle fait briller à nos yeux les vertus héroïques dont ils ont donné l'exemple, non qu'elle se flatte de nous voir reproduire en entier l'auguste modèle, mais n'est-ce pas beaucoup déjà que de s'y essayer ? N'est-ce pas le moyen de mettre dans la vie humaine une dignité qui la relève à nos propres yeux ?

Comme moyen d'entretenir la dévotion à l'égard des Saints, l'Eglise nous invite à honorer leurs reliques, qui nous rappellent les vertus dont ils ont donné l'exemple. C'est des Saints qu'on peut dire avec vérité : *Mortuus adhuc loquitur*. Mort il parle encore ; il nous prêche la vertu.

N'est-ce pas là un des aspects du culte rendu aux morts dès la plus haute antiquité ?

On s'explique ainsi l'immense importance attribuée par les populations du moyen-âge à la possession des corps des Saints. C'était un trésor précieux que, devant

les invasions des Normands ou des Sarrasins, les religieux préposés à sa garde fuyaient en l'emportant et abandonnaient leur couvent et leurs autres richesses plutôt que les saintes reliques.

L'ardeur avec laquelle les multitudes de pèlerins se portaient aux lieux sanctifiés par la présence des reliques, n'a peut-être de comparable que la vivacité de la dévotion des Grecs de nos jours dans le culte des images. L'image est le livre dans lequel ils lisent les grandes pensées qui doivent les arracher à la vie terrestre et les élever vers le ciel. Si machinal que soit le geste du paysan russe qui se signe en passant devant une image, n'est-ce pas de sa part un hommage au monde surnaturel, n'est-ce pas une affirmation de croyance en Dieu et au Christ, au nom desquels le Saint a travaillé, a souffert et est entré dans la gloire ?

Sans doute, des exagérations, des abus peuvent se produire, qui froissent des consciences délicates pénétrées de la pensée qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. N'est-ce pas à des abus de ce genre qu'on peut attribuer le mouvement d'où est sortie l'hérésie des Iconoclastes au VII^e siècle ? Mais elle a été justement condamnée et l'Eglise catholique a voulu maintenir le culte des images et le culte des reliques, pour aider les fidèles à s'élever dans les régions spirituelles par l'intermédiaire des objets matériels.

Elle a voulu surtout que ce fût l'occasion d'un enseignement profitable. Quel est l'enseignement qu'elle peut donner à l'occasion de la vénération des reliques de la Légion Thébéenne ? D'abord, s'adressant aux

autorités constituées, l'Eglise leur rappelle qu'il y a une limite aux pouvoirs dont elles disposent. La puissance des gouvernements s'arrête devant le sanctuaire de la conscience des Chrétiens. S'ils veulent outrepasser cette limite, ce ne peut être qu'à leur grand dommage, et d'ailleurs l'autorité, mise en échec par le « *non possumus* » du fidèle, sort ébranlée de ce conflit. Son prestige est diminué, et si elle ne change pas de ligne de conduite, on ne tardera pas à voir le triomphe de la liberté méconue, en même temps que l'écroulement de la fortune de ses persécuteurs : Constantin prendra la place de Maximien Hercule.

Aux militaires de tout grade, l'Eglise montrera la gloire attachée au nom des martyrs d'Agaune, qui, après avoir donné l'exemple de la bravoure au service de l'empire, ont refusé de trahir leur Foi, tout en protestant de leur fidélité à l'Empereur et en poussant le respect de la discipline militaire jusqu'à s'offrir aux coups des soldats chargés de les massacrer.

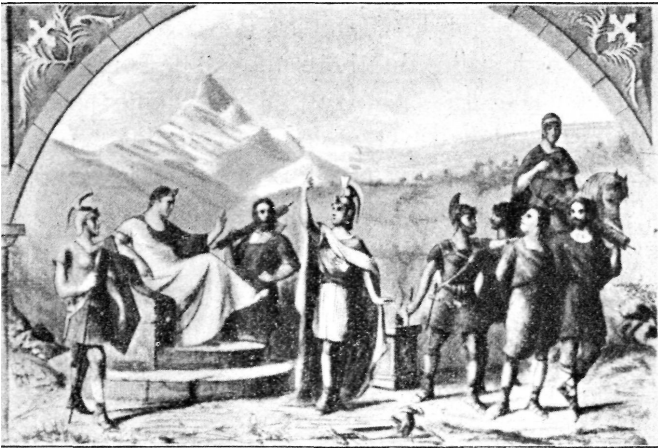
Enfin l'Eglise, en rappelant aux chefs de troupe l'exemple de saint Maurice et les paroles que la tradition lui met dans la bouche, leur enseigne que le chef digne de ce nom ne se contente pas de remplir pour son compte ses devoirs religieux. Il a un autre devoir à remplir; c'est d'éclairer ses subordonnés, de les diriger, de les encourager, et de prendre la parole en leur nom pour protester contre la violation préméditée de leur conscience.

C'est là ce qu'a fait saint Maurice, et c'est ce qui a fait de lui à travers le moyen-âge et jusqu'à nos jours

le symbole de la bravoure, du respect et de la discipline unis à la fermeté dans la Foi. C'est ce qui a fait de lui le patron du Chevalier chrétien.

Comme saint Martin, saint Maurice a été soldat ; comme saint Martin, il est venu d'une contrée lointaine illuminer la Gaule par la vivacité de sa Foi. Ils se sont si bien identifiés l'un et l'autre avec le pays témoin de leur apostolat, qu'ils semblent lui avoir toujours appartenu et que leur nom même ne ferait point supposer leur origine étrangère. Mais, tandis que saint Martin n'a commencé cet apostolat qu'après avoir quitté le service militaire, saint Maurice est mort soldat, et c'est sa mort qui a fait de lui un apôtre.

Il nous reste maintenant à raconter la scène du martyre du 22 septembre 302.



Le martyr de la Légion Thébéenne.

Au milieu de l'été de l'année 302, l'Empereur Maximien, qui depuis 286 partageait avec Dioclétien le gouvernement de l'empire Romain, campait avec son armée sur les bords du Rhin, pour surveiller les Germains qui menaçaient d'envahir la Gaule.

Une révolte des Maures, en Afrique, obligea Maximien à quitter Cologne avec ses troupes pour gagner l'Italie, où il devait s'embarquer à Brindes¹. Le César Constance Chlore venait de terminer heureusement son expédition en Grande-Bretagne et pouvait désormais se charger de contenir les barbares au delà du Rhin.

Le chemin le plus court et le plus fréquenté pour aller du nord de la Gaule en Italie passait par le Mont Joux (aujourd'hui le Grand St-Bernard). Maximien, arrivé dans la vallée du Rhône au pied de la montagne, fit arrêter son armée, et, suivant une vieille coutume romaine, avant de traverser ce passage redouté, ordonna des sacrifices pour se rendre les dieux favorables.

C'est alors que se déroulèrent les scènes du martyr de saint Maurice et de ses compagnons, dont nous devons le récit à saint Eucher, grand personnage Gallo-Romain, qui vint un siècle plus tard faire sur place une enquête détaillée sur les circonstances de ce tragique événement.

¹ Une loi signée par Maximien à Cologne porte la date du 5 Août 302.

Nous revindrons sur saint Eucher, sur son enquête et sur la relation qu'il a transmise. C'est le plus ancien document, on pourrait même dire le seul que nous possédions à ce sujet. Les auteurs postérieurs, entre autres un moine anonyme du VI^e siècle, l'ont copié, en l'allongeant, en le dénaturant même d'une manière fâcheuse.

Nous ne pouvons mieux faire que de donner les extraits de la relation de saint Eucher qui ont trait au martyre de saint Maurice, en y ajoutant, quand il sera nécessaire, quelques explications.

» Il y avait alors à l'armée une légion de soldats appelés Thébéens¹. Elle était venue des contrées de l'Orient au secours de Maximien. Elle était composée de vaillants soldats distingués par leur bravoure, plus encore par leur foi. Ils rivalisaient de vaillance pour servir l'Empereur et de dévotion pour servir le Christ ; et, en se souvenant sous les armes du précepte évangélique, ils rendaient à Dieu ce qui appartient à Dieu ; à César ce qui appartient à César ».

Maximien, arrivé à Octodurum (aujourd'hui Martigny), ordonna de réunir l'armée pour sacrifier aux idoles ; tous les soldats devaient, d'après cet ordre, jurer sur les autels consacrés aux démons de poursuivre les Chrétiens comme ennemis de leurs dieux².

» Seuls les Thébéens osèrent décliner cette mission

¹ St Eucher ajoute qu'à cette époque l'effectif d'une légion se composait de 6600 hommes portant les armes.

² Récit du moine anonyme du VI^e siècle.

inhumaine et refusèrent d'obtempérer à de pareils ordres. Lorsque des courriers vinrent apprendre à Maximien que la légion Thébéenne, rebelle aux ordres impériaux, s'était arrêtée au défilé d'Agaune¹, il éclate en fureur et ordonne de décimer la Légion espérant par la crainte amener plus facilement les autres à se soumettre ; puis ils réitèrent l'ordre de contraindre ceux qui resteront à poursuivre les Chrétiens. Mais, lorsqu'on eut signifié aux Thébéens cette nouvelle injonction, lorsqu'ils apprirent qu'on exigeait d'eux des exécutions impies, une grande clameur s'éleva dans le camp, un grand tumulte se fit entendre. Tous les soldats protestaient que jamais ils ne se prêteraient à un ministère aussi sacrilège.

» Ils auront toujours en horreur le culte impie des idoles ; Chrétiens élevés dans la pratique de cette divine religion, ils n'adorent qu'un seul Dieu dans la Trinité sainte, ils aiment mieux endurer les derniers supplices que de rien faire contre la foi chrétienne. »

A cette nouvelle Maximien, cédant de nouveau à son naturel sanguinaire, ordonne une seconde décimation et exige que les survivants soient contraints à exécuter les ordres qu'ils osaient mépriser.

» Cependant les nombreux soldats qui restent s'exhortent à persister dans leur magnanime résolution.

¹ Aciaunum, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais, à 15 kilomètres au Nord de Martigny. Saint Eucher donne ici une description des défilés d'Agaune, sur lesquels nous reviendrons avec plus de détails.

» Le plus ardent soutien de la Foi fut saint Maurice, qui, selon la tradition, était alors primicier de la Légion. Il fut secondé par Exupère, son aide de camp, et par Candide, prévôt de la troupe. Avec eux il exhorte tour à tour chaque soldat à persévérer dans la Foi, et, leur montrant le glorieux exemple de leurs compagnons, il les engage à mourir tous, s'il le faut, pour les lois divines. Il les adjure de suivre leurs frères d'armes, qui les ont précédés dans le ciel. »

Un message est adressé à Maximien pour protester que les Thébéens sont prêts à tout subir, plutôt que de persécuter les Chrétiens. ¹

» Maximien, désespérant de vaincre leur glorieuse constance, donne l'ordre de les massacrer tous et de faire exécuter la sentence par des troupes qui les investiraient.

» Arrivés auprès de la bienheureuse Légion, les exécuteurs tirèrent leur épée sacrilège contre ces saints guerriers, qui ne cherchèrent point par amour de la vie à éviter la mort.

« Ils tombèrent sous le glaive sans murmure ; ayant déposé leurs armes, ils présentèrent aux bourreaux leurs poitrines découvertes.

» Le martyr Victor ne faisait point partie de cette Légion ; il n'était même plus soldat ; c'était un vétéran. Il se trouva passer au milieu des soldats, qui, joyeux de s'être enrichis des dépouilles des martyrs,

¹ On trouvera le texte de ce message à l'appendice, où est donnée en entier la relation de saint Eucher.

l'invitèrent à prendre part à leur festin. Lorsqu'il eut appris la cause de leur joie, prenant en horreur festins et convives, il voulut s'éloigner. Là-dessus on demanda si, par hasard, il n'était pas chrétien lui-même. Je le suis, répondit-il, et le serai toujours. Aussitôt ils se jetèrent sur lui et le tuèrent, l'associant ainsi aux autres martyrs, dont il partagea, dans le même lieu, et la mort et la gloire. »

Ainsi, après une double décimation, le reste de la Légion fut massacré. Le nom de trois seulement de ces héroïques soldats, celui des trois chefs, nous est donné par saint Eucher : Maurice, Candide et Exupère. Le vétéran Victor, qui est nommé ensuite, ne paraît pas avoir appartenu à la Légion Thébéenne; mais il a mérité, par sa protestation énergique contre cet horrible massacre, d'être mis par la postérité au nombre des compagnons de saint Maurice et associé à leur gloire. Victor était sans doute un surnom donné fréquemment aux soldats Romains à cette époque, puisque saint Eucher dit que, d'après la tradition, les martyrs de Soleure, Ours et un autre Victor, appartenaient à la même Légion que saint Maurice ; nous savons aussi que, l'année suivante, un troisième soldat du nom de Victor fut martyrisé à Marseille¹, et sans doute on en trouverait d'autres encore du même nom parmi les victimes de la dixième persécution.

¹ A Xanten, sur les bords du Rhin en Westphalie, la tradition fait mention de Mallosus et de Victor, soldats Thébeens martyrisés le 10 Octobre.

La suite des relations de saint Eucher a trait aux mesures prises plus tard pour honorer dignement saint Maurice et ses compagnons ; nous y reviendrons dans un autre chapitre. Mais, auparavant, il convient de rechercher ce qui a pu donner lieu à un aussi horrible massacre, prélude de la dixième persécution, et de faire connaître l'origine des soldats de la Légion Thébéenne qui tombèrent victimes de la fureur de l'empereur Maximien.



L'Origine et les débuts de la dixième persécution générale.

L'Empereur Dioclétien, affranchi d'un sénateur qui s'était élevé par son mérite à la plus haute dignité de l'Empire, était un véritable homme d'état. Tout en restant attaché au culte des dieux de la Rome impériale, il était disposé à la tolérance à l'égard des Chrétiens, dont il appréciait la fidélité au point de les dispenser, comme soldats, du serment militaire. Il avait épousé une chrétienne, Prisca ; leur fille Valérie, femme de César Galère, était chrétienne. Chrétiens aussi son confident Dorothée, Lucien le chef des Chambellans, et presque tout le personnel du palais. Comme à Pékin de nos jours, l'église cathédrale de Nicomédie dominait le palais impérial ; mais là, du moins, la population de la ville, comme celle des environs, était en majorité chrétienne. Les évêques tenaient un rang considérable dans les provinces auxquelles ils étaient attachés ; le peuple et les magistrats eux-mêmes les traitaient avec déférence et avec respect.

En présence d'une pareille situation, on put même se bercer de l'espoir de la prochaine conversion de Dioclétien. Mais ce prince n'eut pas la main heureuse, lorsque, trouvant trop lourd le fardeau de l'Empire, il se résolut à le partager. Il s'associa, comme César d'abord, puis en 286 comme Auguste, un de ses anciens compagnons d'armes, Maximien, rude soldat, mais païen borné, qui ne s'imposait aucun frein

en fait de rapines et de libertinage. Plus tard, en 292, redoutant de voir d'autres prétendants suivre l'exemple du général Carausius, qui s'était arrogé, le titre d'Auguste dans la Grande-Bretagne, Dioclétien voulut imposer à l'Empire des Césars de son choix.

Il donna les titres de César et de Pontife, avec la puissance tribunitienne, à un de ses officiers, Galère, qui échangea le surnom d'Armentarius de sa condition première contre celui de Maximien, et qui épousa Valérie, fille de Dioclétien. Galère avait hérité de sa mère Romula, la magicienne, une haine farouche contre les chrétiens, qui méprisaient ses pratiques superstitieuses.

Pendant ce temps, l'Empereur Maximien Hercule, mieux inspiré, donnait les mêmes titres à Constance Chlore, petit-neveu de L'Empereur Claude II. Le nouveau César dut renvoyer sa femme, dont il avait eu Constantin, et épouser Théodora, fille d'Eutropia, la nouvelle femme de Maximien.

Quoique la politique de Dioclétien et l'humanité de Constance Chlore les portassent à ne point s'éloigner des maximes d'une tolérance universelle, on s'aperçut bientôt que leurs associés Maximien et Galère nourrissaient une haine implacable contre le nom et le culte des chrétiens. Le caractère et l'esprit de ces deux princes n'avaient été adoucis ni par l'éducation ni par l'instruction. Ils devaient leur grandeur à leur épée, et, parvenus aux plus hautes dignités, ils conservèrent

¹ Gibbon p. 350

toujours leurs préjugés superstitieux de paysans et de soldats.¹

Ils inclinaient secrètement vers la persécution, et furent aidés par la superstition païenne à pousser Dioclétien dans cette voie. Le César Galère avait été battu plusieurs fois par les Perses ; il avait perdu ses meilleures troupes ; la situation de l'Empire d'Orient était critique. Dioclétien, inquiet des suites de cette guerre, eut recours à l'art des augures pour apprendre quelle en serait l'issue. L'empereur vieillissait et son âme était envahie par de sombres présages. Entouré d'astrologues, il les interrogeait, mais les imposteurs n'osaient hasarder aucune réponse positive dans une affaire de cette importance. C'était au commencement de l'année 302.

Mécontent du silence des oracles, Dioclétien accusait ses prêtres d'ignorance ou de supercherie. Pour sauvegarder leur crédit, l'un d'eux répondit que les dieux refusaient de révéler l'avenir en présence de profanes qui portaient au front un signe magique. Il désignait par là les chrétiens, qui, obligés par leurs fonctions d'assister aux sacrifices, traçaient sur leur front et sur leur poitrine le signe de la croix, pour protester de leur croyance et répudier toute participation aux cérémonies païennes.

On voulut les obliger à sacrifier sous peine du fouet, puis Dioclétien adressa aux généraux l'ordre de chasser des légions les militaires de tout grade qui refuseraient de prendre part aux sacrifices idolâtriques.

Dioclétien ne paraissait pas vouloir aller plus loin ;

mais tout changea lorsque Galère, vainqueur des Perses dans une bataille mémorable, revint à Nicomédie au printemps de l'année 302. Il arrivait rempli d'arrogance et désireux de se venger sur les chrétiens de ses humiliations passées. Sa colère tomba d'abord sur les officiers de sa maison, sur les soldats et les chefs de son armée. Il les priva de leurs emplois, les chassa de sa présence et punit même du dernier supplice ceux qu'il jugea les plus obstinés.

Il remontra à Dioclétien que la victoire, si longtemps disputée, lui avait été accordée par les dieux pour avoir chassé les chrétiens de l'armée, et il obtint de lui un nouvel édit, daté d'Antioche au mois de mai 302, qui punissait de mort les soldats chrétiens. Ce n'était plus assez de la peine du fouet et de l'expulsion de l'armée.

L'édit de mort contre les soldats chrétiens fut appliqué en Mésie dès le mois de mai 302, comme nous l'apprennent les actes de saint Jules, ceux de saint Nicandre, ceux des saints Pancrace et Valentin. Mais cet édit ne put parvenir avant le mois d'août à l'armée, campée sur les bords du Rhin.

Ainsi la persécution contre les soldats précéda de presque une année la persécution générale, comme l'a observé saint Jérôme dans sa chronique. Elle en fut le prélude sanglant et répondit ainsi aux secrets désirs de Maximien et de Galère.

Mais l'impatient César ne s'en tint pas là. Il exhorta Dioclétien à reprendre le dessein de Néron et à exterminer les chrétiens dans tout l'empire. Dioclétien,

l'histoire lui doit cette justice, résista longtemps aux instances de Galère. Quoiqu'il en soit, la persécution fut enfin résolue et fixée à l'époque de la fête des Terminales, au 27 février 303. C'était le dernier jour de l'année Romaine.

Un premier édit portait en substance : Tous les chrétiens seront déchus de leurs dignités, dépouillés de leurs biens ; tous les édifices où ils se réunissent seront démolis et les propriétés qui en dépendent seront confisquées ; tous les écrits contenant leurs doctrines seront brûlés. Deux édits postérieurs donnèrent la prison et la mort contre tous les chrétiens.

C'est en vertu du premier édit que, le 27 février 303, le préfet du prétoire, suivi de plusieurs généraux et officiers du fisc, se rendit de grand matin à la principale église de Nicomédie, située sur une hauteur dans le quartier le plus peuplé et le plus magnifique de la ville. Les portes furent enfoncées, ce qu'on trouva des livres de la sainte Ecriture fut jeté dans les flammes, les vases sacrés furent mis au pillage ; puis l'édifice fut livré aux soldats armés de pics et de pioches et, au bout de quelques heures, il était détruit de fond en comble.

L'édit avait force de loi dans tout l'empire ; il fut appliqué partout, quelquefois avec une rigueur extrême, témoin cette ville de Phrygie dont on nous a laissé ignorer le nom. Les magistrats et le corps entier du peuple étaient chrétiens. Comme le gouverneur appréhendait de la résistance, il se fit accompagner

d'un nombreux détachement de légionnaires ; à leur approche les citoyens s'enfermèrent dans l'église et rejetèrent avec indignation la permission de se retirer. Les soldats y mirent le feu et tous les habitants avec femmes et enfants périrent dans l'incendie.

Ces destructions d'églises ont pour l'historien une grande importance ; quand plus tard il rencontre des documents qui font mention de leur reconstruction, il peut affirmer que dès avant 303 le Christianisme était solidement implanté dans la ville et dans la région voisine. C'est le cas pour Genève, dont l'Eglise fut reconstruite, grâce à la tolérance de Constance Chlore, par l'évêque Domus, et c'est le cas également pour Sion, dont l'Eglise ne fut reconstruite que beaucoup plus tard, en 377, sous le règne réparateur de Gratien.

Le fait est établi par une précieuse inscription conservée à l'hôtel de ville de Sion : « Le préteur Pontius, poussé par la dévotion, a reconstruit ce temple du Christ beaucoup plus beau que celui qui existait autrefois. » On en conclura que le Christianisme était répandu dans le Valais à la fin du III^e siècle après J-C ; et cette constatation a son importance, comme on le verra dans la suite de ce récit, pour permettre de se rendre compte des faits qui ont suivi, dans cette partie de l'Occident, l'application des édits de persécution.

Maximien, on le sait, n'était que trop disposé à se conformer à ces édits, lui qui, à Rome, dès 304, avait fait crier par la foule « A bas les Chrétiens ! » pour obtenir du Sénat un édit de persécution, qui fut

signifié aux préfets des environs et qui fit plusieurs victimes en Toscane. Mais ce mouvement était mal préparé ; il n'eut pas d'écho, et saint Ambroise, quelques années plus tard, recueillit l'attestation qu'on ne s'en était pas aperçu à Milan.

Maximien accueillit donc avec joie les édits de proscription promulgués à Antioche en mai 302 contre les soldats chrétiens. Ces édits durent lui parvenir au mois d'août, alors qu'il se préparait à quitter les bords du Rhin pour aller combattre les Maures révoltés en Afrique. Il avait besoin de toutes ses troupes, et la politique lui conseilla sans doute de fermer les yeux, quelque temps au moins, sur ce qui se passait dans son armée, où se trouvait la légion Thébéenne, composée de soldats chrétiens.

Quelle était l'origine de cette légion et comment pouvait-elle être composée exclusivement de soldats chrétiens ? c'est ce que nous apprendrons par l'histoire de la Thébaïde sous les empereurs Romains.

La Légion Thébéenne Son Origine — Ses Migrations.

L'Egypte, contrée voisine de la Palestine et foyer de vie intellectuelle de la domination Romaine, embrassa de bonne heure la Foi chrétienne ; Alexandrie, la métropole de l'Orient, vit, dès le deuxième siècle après Jésus-Christ, fleurir dans son sein une chrétienté nombreuse. Au témoignage de l'historien

Eusèbe, saint Marc, envoyé par saint Pierre, apporta le premier l'Évangile dans cette partie de l'Afrique et fonda le siège patriarcal d'Alexandrie. Le premier aussi il l'arrosa de son sang.

La foi dans le Christ fit de rapides progrès, spécialement dans la Haute Égypte, qui, lors de la grande persécution de 202 sous Septime Sévère, se distingua par sa fermeté. Les Chrétiens de la Thébaïde refusèrent de jurer par le Génie de l'Empereur et furent en grand nombre traînés au supplice.

Le sang des martyrs devint là comme toujours une semence de Chrétiens et on vit bientôt les sièges épiscopaux surgir de toutes parts en Égypte. La Thébaïde en particulier eut jusqu'à 20 évêchés groupés sous la direction de deux métropolitains, à cause de l'étendue de la province. C'est dans la Thébaïde que naquit en 229 saint Paul, le premier des anachorètes, et en 255 saint Antoine, le plus fameux d'entre eux.

Les désordres et les scandales de la société Romaine poussaient alors les Chrétiens à chercher au loin un asile contre la corruption de cette société en décadence, contre les lois oppressives de l'Empire Romain et aussi contre les menaces des invasions des Barbares. Un véritable courant d'émigration se dirigea vers la Haute Égypte, qui, grâce à l'éloignement et à ses conditions naturelles, échappait mieux que d'autres provinces à l'influence de Rome et à sa police. Elle offrit un asile à tous ceux qui voulaient fuir le commerce des hommes.

Ils y vécurent d'abord isolément dans des cavernes

ou dans des cellules grossières, bâties de leurs mains. De là le nom de moines, qu'ils se donnèrent d'abord. Mais ils furent bientôt si nombreux et les cellules devinrent si voisines les unes des autres, que quelques initiateurs, et entre autres saint Pacôme, entreprirent de leur faire adopter un genre de vie uniforme, une règle et des exercices communs. Les moines devinrent des cénobites ¹. Cette transformation de la vie monastique se produisit vers le commencement du quatrième siècle et l'on vit s'élever partout ces *Laures*, ou retraites de pieux cénobites, qui devaient mettre le comble à l'illustration de cette contrée célèbre ².

Une pareille réunion d'hommes adonnés à la pratique des plus hautes vertus ne pouvait manquer d'exercer une influence profonde sur les peuples de la Thébaïde ; elle devait plutôt exalter le goût de l'indépendance et la passion pour la liberté qui les avaient distingués dès la plus haute antiquité.

Une ville résumait toutes les gloires et toutes les splendeurs de l'ancien Empire Egyptien : c'était Thèbes, la fameuse capitale bâtie par Osiris, celle qu'Homère et Pline appellent la ville aux Cent Portes. Elle avait donné son nom à toute cette partie de l'Egypte qui confine à l'Ethiopie.

Détruite par Cambyse, elle s'était bientôt relevée de ses ruines ; c'est là que se réfugièrent les restes de l'indépendance nationale ; c'est de là que partit le mouvement de résistance qui, après une lutte bien des fois reprise et bien des fois abandonnée, finit par chasser les étrangers de la Haute Egypte.

Thèbes gardait comme un patrimoine sacré la gloire de ces vaillants soldats, qui au temps de Darius étaient parvenus à reconquérir leur vieille liberté. Ses habitants durent cependant plier sous le joug des Grecs et plus tard, après la bataille d'Actium, sous celui des Romains ; mais ils le supportèrent impatiemment et le secouèrent plusieurs fois.

Dioclétien, pour sa part, eut à réprimer deux révoltes dans la Thébaïde : la première eut lieu en 286. Pendant que Maximien, récemment associé à l'Empire comme Auguste, partait pour la Gaule où il allait écraser l'insurrection des Bagaudes, Dioclétien gagna la Perse puis l'Égypte. Il eut d'abord à combattre des Arabes nomades, dont il transporta plusieurs groupes dans la Thrace, puis les Thébéens, qu'il soumit assez rapidement.

Il revint alors à Alexandrie, où avait pénétré l'hérésie de Manès, originaire de la Perse.

Dioclétien crut y voir une tentative de propagande politique d'une nation hostile à l'Empire Romain. Il décréta, le 31 mars 287, la mort de tous les chefs Manichéens et sema de la sorte de nouveaux germes de mécontentement, qui firent explosion quelques années plus tard¹.

Les troubles recommencèrent en 290 dans la Thébaïde. Les Thébéens en 292 proclamèrent roi Achillée, qui fut accueilli comme un libérateur à la fois dans la Basse et dans la Haute Égypte. Il s'y maintint pendant cinq ans, en dépit des efforts des Romains ; puis à la fin, en 297, enfermé par les Romains dans

Alexandrie, il ne se rendit qu'après un siège de huit mois.

Dioclétien voulut infliger à ces peuples remuants un châtement exemplaire ; il fit raser deux de leurs villes principales, Busiris et Coptos, et il leur enleva presque toute leur jeunesse mâle, pour en former plusieurs légions, au nombre desquelles nous devons compter la Légion Thébéenne commandée par le primicier Maurice, celle que nous avons vue faire partie de l'armée du Rhin sous les ordres de Maximien.

On ne peut s'étonner, d'après ce qui précède, que Dioclétien ait tenu à l'éloigner de son pays d'origine, mais on ne peut s'étonner non plus que ces soldats Thébéens, recrutés dans un pareil milieu, où se développaient avec tant d'abondance les prodiges de la Foi chrétienne, où l'esprit d'indépendance était héréditaire, on ne peut s'étonner, disons-nous, que ces soldats se soient immortalisés par leur inébranlable fermeté dans la Foi et par leur résistance obstinée aux ordres de l'empereur Maximien.

Du reste, leurs compatriotes demeurés dans la Thébaïde se montrèrent, durant la persécution générale, aussi braves en face des bourreaux pour affirmer leurs croyances, qu'ils l'avaient été en face des soldats Romains lorsqu'ils revendiquaient leur indépendance. Ils étaient si ardents pour le martyre que, lorsque les prisons étaient vides de Chrétiens, ils couraient à l'envi les uns des autres pour les remplir, et marchaient au supplice avec joie.

Tel est aussi le spectacle que vont nous donner ces

soldats Thébéens qui partirent de Cologne vers le milieu du mois d'août 302 pour se rendre en Italie à la suite de Maximien. Avant son départ, ce Prince, comme nous l'avons dit, devait avoir reçu et avoir publié l'édit contre les soldats Chrétiens. Toujours est-il qu'il en fit mourir plusieurs le 25 août.

La publication de l'Edit, suivie de cet acte de rigueur, fut cause qu'un certain nombre de soldats qui, si l'on en croit la tradition, appartenaient à la Légion Thébéenne, tentèrent de s'échapper. A la faveur des mouvements de troupes, près de 500 quittèrent les rangs et se dirigèrent vers l'Italie. Ils furent poursuivis ; plusieurs furent atteints à Trêves et martyrisés le 4 septembre.

D'autres, en plus grand nombre, se dispersèrent dans les provinces septentrionales de la Gaule et, poursuivis avec acharnement par Rictius Varus, l'exécuteur des hautes œuvres de Maximien, furent mis à mort dans le courant du mois d'Octobre à Trêves, à Rome, à Xanten et à Cologne. Ces villes honorent de nombreux soldats martyrisés à cette époque, soldats Thébéens pour la plupart, d'après la tradition. Quelques noms sont connus, entre autres saint Géréon à Cologne, saint Casius et saint Florent à Bonn.

Mais ces événements n'arrêtèrent point la marche de l'armée. Elle poursuivit sa route par Strasbourg et Bâle, d'où la voie Romaine, quittant le Rhin, se dirigeait vers Soleure. D'autres soldats de la Légion Thébéenne s'échappèrent de Bâle, en remontant vers le Rhin ; parmi les fuyards on ne put surprendre que

le soldat Félix et son compagnon Exuperantius qui, martyrisés le 11 Septembre, sont restés les patrons de l'Eglise de Zurich.

A Soleure, un nouveau groupe de Thébéens se détacha de l'armée vers le confluent de l'Emme dans l'Aar. Ils purent se soustraire aux recherches jusqu'à la fin du mois. Atteints le 30 septembre ils furent ramenés à Soleure et martyrisés au nombre de 66, d'après la tradition. A leur tête étaient Victor et Ursus, dont saint Euchère fait mention dans sa relation de «*La passion des martyrs d'Agaune.* » Enfin 200 autres auraient été surpris à Lucerne à la fin de Novembre.

Si ces défections parvinrent, comme il est probable, à la connaissance de l'Empereur Maximien, elles durent l'irriter profondément, comme attentatoires à la majesté impériale et à la discipline militaire ; et elles durent le préparer aux mesures violentes qu'il prit quelques jours après. L'armée, en effet, continuant sa marche, atteignit le lac de Genève, pénétra dans la vallée du Rhône et alla camper, vers le 20 Septembre, autour d'Octodure.

La Légion Thébéenne resta à 10 milles (15 kilomètres) en arrière, quand elle eut dépassé le défilé d'Agaune. C'est là que se passèrent les scènes tragiques que nous avons racontées ; c'est là qu'éclata l'héroïsme de saint Maurice et de ses compagnons.

Paris, le 22 Septembre 1901.